

# « Par deux chemins dans la forêt, voisins et séparés par un rideau d'arbres » : Romain Rolland et Alain<sup>1</sup>

**Bernard Duchatelet**

(1930-2019)

Le 5 octobre 2002, l'Association des Amis du Musée Alain de Mortagne conviait le Pr. Duchatelet à participer à leur 22<sup>e</sup> colloque : « Contemporains d'Alain II ». Bernard Duchatelet intervenait sur Alain et Romain Rolland.

Nous remercions très sincèrement la présidente de l'association, Catherine Guimond, pour nous avoir transmis le texte de cette conférence et de nous en autoriser la publication. Une manière pour nous d'entendre à nouveau Bernard Duchatelet.

L'histoire des relations entre Alain et Rolland est bien connue depuis la publication, en 1969, de *Salut et Fraternité*, dans la série des « Cahiers Romain Rolland ». La longue introduction d'Henri Petit retraçait, en une cinquantaine de pages, les différents moments de leur « haute et noble » amitié (C18, 56). Mais, déjà, Henri Petit notait ceci : « Comme il est difficile [...] d'esquisser l'histoire d'une amitié, à l'aide d'une correspondance, si espacée, si souvent laconique ! » (C18, 21).

Avant de tenter à mon tour d'évoquer cette histoire, je voudrais faire quelques remarques de méthodologie. Sur quoi se fonde-t-on, en effet, dans ce genre de travail ?

D'abord, sur les lettres échangées, en y ajoutant les dédicaces sur les livres envoyés, qui sont autant de messages. Or, dans ce cas présent, il manque manifestement certaines lettres de Rolland. D'autre part, si celui-ci a conservé les livres d'Alain avec leurs dédicaces, celles de Rolland n'ont pas été retrouvées, à part une, non publiée. On doit, ensuite, rassembler d'autres documents, particulièrement les textes écrits par l'un et l'autre sur l'autre, qu'ils soient publics (les articles notamment), ou privés (jugements portés dans des correspondances à des tiers, remarques notées dans un Journal intime), qui apportent souvent de précieux renseigne-

ments. Il ne faut pas négliger non plus, éventuellement, les témoignages extérieurs.

Alain a souvent parlé de Rolland ; n'ont été repris dans le « Cahier Romain Rolland » que les grands textes ; il vaut la peine de regarder aussi les autres. De son côté, Rolland n'a guère donné publiquement son opinion sur le philosophe, à part une fois semble-t-il, dans son roman *L'Annonciatrice* ; le passage n'est pas cité dans le « Cahier » ; or, il ne manque pas d'intérêt. Quant aux jugements portés dans des lettres à des tiers, si l'on cherche bien, l'on peut en trouver plus que n'en donne *Salut et Fraternité*. Certains textes ont été publiés par André Sernin ; d'autres sont encore inédits. L'ensemble de tous ces éléments permet de nuancer la manière dont cette relation a été évoquée jusqu'à présent.

## Premiers contacts : l'observation réciproque

La correspondance commence en janvier 1907, par une première lettre, assez courte, d'Alain, qui dit son admiration pour *Jean-Christophe*. Il vient de lire le dernier volume paru, *La Révolte* : « J'ai pleuré chez le vieux Schultz, comme autrefois au bord du Rhin »<sup>2</sup> (C18,62). À sa mère, à qui il écrit le 3 février, Rolland signale cette lettre : \*« Char-

1. Cet article contient quelques textes inédits, qui sont précédés d'un astérisque. Ils sont publiés grâce à l'aimable autorisation de Madame Claude Bloch pour le texte de Jean-Richard Bloch et grâce à l'aimable autorisation de la Bibliothèque nationale de France et la Chancellerie des universités de Paris pour les textes de Romain Rolland. ©2003, Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des universités de Paris pour ces derniers textes. — Pour alléger le nombre de notes, seront utilisées certaines abréviations dans le cours de cet article : C18 : *Salut et Fraternité*, Alain et Romain Rolland. Correspondances et textes présentés par Henri Petit, « Cahiers Romain Rolland », n° 18, Albin Michel, 1969 ; JAG : *Romain Rolland, Journal des années de guerre, 1914-1919*, Albin Michel, 1952 ; Sernin : *Alain, un sage dans la cité*, Laffont, 1985.

2. Allusion à la rencontre de Jean-Christophe et de Schultz dans *La Révolte* et aux dernières pages de la deuxième partie de *L'Aube*.

tier, le professeur de philosophie, ami de Landormy, m'a envoyé un mot très enthousiaste, où il met *Jean-Christophe* dans le même sac que *La République* (de Platon), les *Confessions*, *Le Rouge et le Noir*, *Anna Karénine*, et *Wilhelm Meister* ! » L'on ne connaît pas la réponse de Rolland, attestée par le Journal d'Alain ; elle n'a pas tardé : « 6 février 1907. Eu réponse de Romain Rolland ; il est en Italie en congé : donc il y aura une suite à *Jean-Christophe* » (Sernin, 106). Ces débuts sont fort laconiques.

Plus d'un an après, en juin 1908, Alain envoie *Les Cent un Propos*, parus en avril, avec une longue dédicace où il se déclare « un admirateur et un ami de Jean-Christophe » (C18, 62). Rolland lui répond ; il a lu le livre, mais il ne semble guère enthousiasmé par le « jeu » d'Alain : « Une de vos pensées liquide une autre pensée. Ça, c'est un jeu que je connais. C'est le plus amusant de tous » (C18, 63). Cette année-là, ils se retrouvent dans le même jury de baccalauréat : « Ce sera amusant », note Alain (Sernin, 107). « Amusant », tous deux emploient ce même mot.

C'est sans doute leur premier contact. Alain dira plus tard qu'il a rencontré Rolland « avant la guerre, deux ou trois fois » (C18, 95). À cette occasion certainement. Et aussi, vraisemblablement, rue de la Sorbonne, au Collège des Sciences Sociales, d'après ce qu'il écrit en 1936 : « J'eus tout le loisir d'observer son grand pas, son front inaccessible et son sourire de politesse. [...] Je l'inquiétais par de brutales incursions dans son être si bien composé ; et même par mes éloges intempérants, car il montrait une pudeur farouche. Le grand Bourgeois avait des silences terribles ; mais je sentais bien qu'une révolution grondait à l'intérieur » (C18, 120). À lire ce témoignage, on peut penser que les deux hommes se sont croisés, plus qu'ils ne se sont longuement parlé. En face d'Alain, Rolland reste sur la réserve. Autre rencontre, rue de la Sorbonne encore, peut-être, (à moins qu'il ne s'agisse d'une rencontre imaginaire ?) que signale le « propos » du 4 janvier 1910 : « J'ai rencontré le bon Jean-Christophe. Il avait à la boutonnière un ruban rouge grand comme une cravate. » Rolland venait d'être décoré de la Légion d'honneur lors de la promotion du 31 décembre 1909. L'admirateur de Jean-Christophe ne résiste pas au plaisir de lui lancer une pique !

Deux ans plus tard, ou moment où il lit *Le Buisson ardent*, en novembre 1911, Alain envoie la troisième série de ses *Cent un Propos*, redisant « de nouveau à Romain Rolland [s]on enthousiasme et à Jean-Christophe [s]on amitié » (C18, 66). La réponse de Rolland est brève : « Il y a bien longtemps qu'on s'est perdus de vue », reconnaît-il. Et le billet se termine par un « Cordialement à vous » (C18, 66). Une fois encore, Alain a pris l'initiative ; Rolland reste quelque peu en retrait.

Un an plus tard, le 23 novembre 1912, Alain écrit un

long « propos » (C18, 66-68) sur *Jean-Christophe*, enfin achevé. Sans doute Rolland lui a-t-il, en réponse, écrit, comme il le fait chaque fois qu'il lit une appréciation positive et flatteuse sur son œuvre. La lettre n'a pas été conservée, mais une allusion dans la lettre suivante d'Alain ne permet aucun doute. Une nouvelle lettre de Rolland, du 28 décembre 1912 clôt momentanément l'échange épistolaire.

Rolland est heureux de se voir reconnu, mais on ne trouve dans ces premiers échanges qu'un mouvement sincère d'admiration de la part d'un grand lecteur de *Jean-Christophe*, sans que, pour autant, Rolland s'y attache vraiment.

La lettre du 28 décembre se termine par une formule assez banale : « Remerciements et bons vœux de votre dévoué » (C18, 69).

Dans son « propos » du 31 juillet 1913 (n° 2688), Alain revient sur *Jean-Christophe*, et dresse un portrait de son auteur : « C'est là un homme. [...] Mais Je dois noter quelque chose de comique, c'est une politesse étudiée qui tient un peu de l'ecclésiastique, un peu du professeur ; mais on a bientôt renvoyé ce personnage si l'on éveille l'homme en le jetant dans quelque noble colère qui jette ses feux et ses invectives ; et ce n'est pas long. » Quelle a pu être la réaction de Rolland ? A-t-il lu ce « propos » ? À l'époque, il est en Suisse, absorbé par le roman nouveau qu'il a en chantier, *Colas Breugnon*. Une nouvelle période s'ouvre dans leurs relations.

### La guerre : deux itinéraires parallèles

Durant la guerre les deux hommes ne s'écrivent pas. Rolland ne sait pas grand-chose d'Alain, engagé volontaire, qui connaît la guerre par expérience personnelle et réfléchit sur elle. Rolland ne parle pas de celui-ci dans son *Journal de guerre*. Il connaît quand même le jugement qu'Alain porte sur son action, par Mme Morre-Lambelin, qui lui écrit en août 1915 : « Il faut dire à Romain Rolland qu'Alain est avec lui de cœur, et que des milliers de combattants s'accordent avec sa pensée, il est beau de voir Romain Rolland dire toutes choses avec l'accent convenable. C'est d'ici qu'on reconnaît les véritables penseurs, comme Romain Rolland, ceux qui vont droit leur chemin » (JAG, 466).

Car Alain est au courant des prises de position de Rolland. Les lettres aux Halévy, Elie et Florence, et à Marie Salomon montrent qu'il lit « avec passion », « avidement », le si « précieux » *Journal de Genève*, qu'il est heureux de recevoir régulièrement. Il prend ainsi directement connaissance des articles de Rolland, du moins certains d'entre eux, de février à juin 1915 : « Pour l'Europe. Un appel aux intellectuels de toutes les nations », « Notre prochain l'ennemi »<sup>3</sup>. On connaît les réactions d'Alain à ces articles par ses lettres à des tiers ; elles se résument en ce qu'il écrit, le

3. *Journal de Genève*, respectivement les 15 février et 15 mars 1915.

22 mars 1915, à Marie Salomon : « Je lis de belles choses de Romain Rolland dans le *Journal de Genève*, et peut-être lui écrirai-je trois mots pour lui dire qu'il est un vrai homme de guerre et que je pense comme lui » (C78, 72).

Alain est encore au courant de l'attitude de Rolland grâce à des intermédiaires. Ainsi, à l'occasion du Congrès international des Femmes de La Haye en avril 1915 et des remous qu'il entraîne. Faisant fi de la minorité pacifiste, le Conseil national des Femmes Françaises avait proclamé que les femmes françaises étaient unanimes à refuser de participer à ce congrès international. Jeanne Halbwachs avait écrit à Rolland, pour lui expliquer la situation, dénoncer ce mensonge, et lui demander conseil. À cette lettre Rolland répondit le 28 mai (JAG, 373-377). Alain, qui, lui aussi, avait approuvé la minorité pacifiste, a connaissance de cette réponse de Rolland, par Marie Salomon qui lui en envoie copie (Sermin, 172). Sa réaction montre dans quelle estime il tient Rolland : « Vous ai-je dit ce que je pense de la lettre de Romain Rolland ? Il faudrait l'imprimer à des milliers, quand on s'exposerait à la prison », écrit-il à Marie Salomon, le 14 juin 1915 (C18, 73).

Il accorde aussi une grande importance à l'article « Le meurtre des élites » (*Journal de Genève*, 14 juin) : « J'approuve ce qu'écrit Romain Rolland dans le *Journal de Genève* », écrit-il à Michel Alexandre, le 21 juin (C18, 75) *Alain voudrait que ce texte, aussi, soit répandu ; « très bel article [...] qu'il faut publier en petites feuilles bien lisibles et répandre partout (à Marie Salomon, 20 juin, C18, 74)*

Il est peut-être moins enthousiasmé par l'article « À l'Antigone éternelle » publié à Londres en mai<sup>4</sup> et dont Mme Morre-Lambelin lui envoie le texte. S'il trouve que, de ce « sermon de Romain Rolland aux femmes », « l'idée initiale est très bien », il en critique le développement : « elle n'est pas suivie comme il faut ; l'appel à l'amour est vieux comme l'Évangile, et ne donne que moutonnerie. Et on tue les moutons » (à Marie Salomon, 26 juin 1915, C18, 76).

Bien que, malgré quelques réserves, il soit en accord avec les positions de Rolland, Alain, finalement, ne lui écrit pas. Il demande à des intermédiaires de s'adresser à Rolland en son nom : « J'aimerais qu'on lui écrive de ma part, pour lui dire que je l'estime hautement et absolument » (à Marie Salomon, 7 juin 1915, C18, 72-73). C'est ainsi que Mme Morre-Lambelin écrit à Rolland, le 3 août 1915, alors que le bruit court qu'il a renoncé au combat ; pour lui demander de ne pas se décourager, elle cite les quelques lignes d'Alain signalées tout à l'heure. Le 10 août, de nouveau, Alain encourage Michel Alexandre à écrire à Rolland : « Toutes ces femmes ont écrit à Romain Rolland. Écrivez vous-même de ma part » (C18, 78-79). L'a-t-il fait ? Aucune lettre conservée ne permet de l'affirmer.

Alain est alors persuadé que « Romain Rolland aura une immense action » (à Marie Salomon, 16 décembre 1915, C18, 79). Toutefois, il semble que, par la suite, malgré l'intérêt qu'il prend à lire les articles de Rolland, il soit plus réticent, si l'on en juge par ce qu'il écrit, le 16 février 1916, à Mme Morre-Lambelin : « Romain Rolland a protesté de son mieux ; mais ce n'est pas non plus le moment. Il faudrait savoir se taire et tricoter, ou bien traiter de la vraie question ; la guerre est un cataclysme dont il faut limiter les excès, au lieu d'y mettre encore des passions. Ne pas se gratter, mais se soigner » (Sermin, 169).

De son côté, à part ce que lui a écrit Mme Morre-Lambelin, Rolland ignore tout de ce que pense Alain. Il n'en aura l'expression directe par Alain lui-même qu'après la guerre, par l'envoi, en juin 1919, de *Quatre-vingt-un chapitres sur l'Esprit et les Passions*, en « témoignage de très haute estime et de pleine admiration, confirmés par ces quatre années d'épreuves » (C18, 80).

### Après la guerre : le rapprochement

Les deux hommes se retrouvent avec la « Déclaration d'indépendance de l'Esprit ». Mais, une fois encore, c'est Alain qui fait le premier pas. Rolland ne lui a rien demandé. Alain donne, de lui-même, le 29 Juin, avec enthousiasme et humilité, sa signature à cette déclaration, qu'il a lue dans *L'Humanité* : « Heureux si vous jugez qu'Alain est digne de s'inscrire parmi ceux qui vous suivront<sup>5</sup> » (C18, 80). Rolland répond le 12 juillet et à la lettre d'adhésion et à l'envoi du livre, « la plus fière réponse qu'un homme de pensée puisse faire à la force dévastatrice » (C18, 81). À son tour, Rolland lui fait parvenir *Liluli*, qui « ravit » (C18, 81) Alain, alors en train de revoir *Mars ou la guerre jugée*. En même temps qu'il remercie Rolland, il lui envoie les *Marchands de sommeil*, qui plaît à son destinataire : Alain exprime une « pensée virile, sans faiblesse et sans illusions » (C18, 82).

Le 20 septembre 1921, Alain envoie *Mars* avec une belle dédicace : « A celui qui a parlé le premier, / À Romain Rolland, / J'offre ce commentaire » (C18, 83). Rolland répond, le 9 octobre, par un éloge enthousiaste : « C'est le livre le plus viril qui ait été écrit sur la guerre » (C18, 83). Il ne s'agit pas, en l'occurrence/ d'un assaut d'amabilités. Rolland écrit la même chose à Zweig, le 26 octobre 1921, signalant le « beau livre » d'Alain : \* « On n'a rien écrit sur le sujet, en France, de plus viril et de plus vrai. » Il écrit de même à Paul Amann : « C'est [...] un viril penseur et écrivain » (C18, 85).

C'est la période où les deux hommes sont le plus proches et s'entendent le mieux. La formule de politesse qui clôt la lettre change. On observe une progression : au « bien cordialement » du 12 juillet 1919 succède un « À vous bien affectueusement », le 27 décembre 1919, puis un « bien

4. Comme les autres articles de Romain Rolland, on retrouve celui-ci dans *L'Esprit libre*, Albin Michel, 1953.

5. Sur l'original on lit « suivront » et non « suivent ».

amicalement », le 26 janvier 1920, pour devenir maintenant « Votre ami ». À quoi Alain surenchérit, ajoutant, le 11 octobre 1921, après son habituel « Salut et fraternité », un « à vous. Ami ».

L'entente est si forte qu'au moment de la fondation des *Libres Propos*, Alain pensait que, dans son combat contre la guerre, il pourrait compter sur Rolland et travailler avec lui. Mais Rolland reproche à cette publication son caractère confidentiel. Martinet a rapporté ce mot de Rolland sur Alain : « Il écrit pour vingt personnes » (Sernin, 223, et *C18*, 153). Par ailleurs, Rolland n'aime pas beaucoup la manière et le style des « pensées » du philosophe, que, déjà dans une lettre à Alphonse de Châteaubriant, le 29 mai 1921, il critiquait ; il mettait en garde son ami contre la « Pascalite – l'écriture « à la manière de... » Pascal (voir Alain, Suarès, Paul Desjardins, etc. etc. C'est exaspérant<sup>6</sup>. » Et cependant les Alexandre espéraient, avec Alain, le concours de Rolland : « Certes il serait beau et nécessaire de le faire parler » (lettre d'Alexandre à Martinet, 3 juin 1921, *C18*, 154).

Rolland ne donne aucune suite à ces avances. Mais les *Libres Propos* citeront souvent des extraits de ses œuvres. Et, malgré ses réserves, Rolland sera heureux de pouvoir utiliser la publication des Alexandre pour diffuser, en janvier 1923, son « Appel aux Français pour venir en aide aux malheureux d'Allemagne », conjointement avec *Europe* et la Ligue des Droits de l'Homme.

De son côté, Alain reste l'« admirateur et ami de *Jean-Christophe* » et de *Liluli*. Il continue d'envoyer à Rolland certains de ses livres. En 1924, il offre un des 53 exemplaires de l'édition hors commerce des *Lettres au Docteur Henri Mondor sur le sujet du cœur et de l'esprit*, en « témoignage d'admiration enthousiaste et de fidèles amitiés » (*C18*, 86). Sans doute Rolland a-t-il, au moins, accusé réception. Mais on ne connaît pas cette réponse.

À la ferveur et aux protestations d'amitié d'Alain, Rolland répond avec une certaine distance. Cela n'empêche pas le philosophe, au moment du soixantième anniversaire de Rolland en 1926, de redire son admiration pour *Jean-Christophe* : « Tel j'étais en le lisant, tel je me retrouve en le relisant » (*C18*, 87). Il écrit deux longs textes pour louer le roman : un article pour *Europe* (15 février 1926) et une contribution au *Liber Amicorum*, préparé par Georges Duhamel et Stefan Zweig. Alain (rappelle aussi l'importance qu'il accorde à *Liluli* et quelle fut la grandeur de Rolland durant la guerre, avec *Au-dessus de la mêlée*, « ce chant de raison, de pitié et d'espérance » qui « couvrit toute la terre en un instant » (*C18*, 94). Mais Alain sait très bien aussi qu'il n'est pas entré dans le cercle des amitiés de Rolland : « Ces pages sont plutôt d'un lecteur que d'un ami. [...] Nos natures ne purent s'accrocher » (*C18*, 95).

Rolland le reconnaît ; cependant Jean-Richard Bloch l'amène à revenir quelque peu sur ses réticences. Le 15 janvier 1926, après avoir dit son enthousiasme après la lecture des *Souvenirs sur Lagneau*, \*« un grand livre, qui rejoint à leur plan, *Notre jeunesse*, *Victor Marie comte Hugo* et *L'Argent*, la trinité impérissable de l'autre paysan, l'autre vieux Français, l'autre honnête homme, l'autre stoïcien, l'autre chrétien là-bas », J.-R. Bloch poursuit : \*« Les Alexandre m'ont apporté [...] l'article [pour *Europe*] sur *Jean-Christophe* – très beau, très émouvant. Je crois qu'après s'être longtemps cherché, avoir longtemps tâtonné [...] Alain touche à présent à sa plénitude. Je sais que vous avez des préventions contre lui, qu'il vous ennue. J'en ai eu jusqu'à la guerre, elles sont tombées dès le début des *Libres propos*. Les *Souvenirs sur Lagneau* marquent la première étape de l'accomplissement. Et quelle force soudaine dans les formules, - quelles sentences naturellement déduites par rigueur de raisonnement ! » Dès qu'il reçoit le numéro d'*Europe*, Rolland se laisse convaincre. Son jugement sur Alain se colore désormais de ce que vient de lui écrire J.-R. Bloch. À ce dernier il confie, le 15 février, en le remerciant de ce numéro d'hommage : \*« L'ensemble forme une manifestation imposante, qui me dépasse. Parmi d'excellents articles, j'ai été frappé par celui d'Alain. Vous avez raison, il est un mâle esprit, et de l'espèce de Péguy. Un des derniers grands représentants de cet âge de l'humanité, auquel je participai. » Le même jour, il le dit encore à Zweig, évoquant \*« les études brèves mais profondes, d'Alain sur *Jean-Christophe* et de Martinet sur le théâtre – surtout celle d'Alain. (Déjà, son témoignage, dans le *Liber Amicorum*, avait un accent viril, qui ne s'oublie pas.) Alain, pour qui je n'ai pas été, peut-être, aussi juste que je l'aurais dû, – et qui, d'ailleurs, est en pleine évolution, – a ceci d'exceptionnel et de précieux pour nous, qu'il est le dernier représentant de la génération des *Cahiers de la Quinzaine* et de la *Vie de Beethoven*, – et qu'il est de l'espèce de Péguy, – un esprit mâle, robuste et raisonneur. Français de la vieille France. Et un penseur solitaire, à qui la solitude n'a jamais pesé ; Un sage de l'ancien temps - « für alle Zeit »... Je vous le recommande. » À Martinet, aussi, il écrivait, le 14 février : \*« Mais tout de suite, je veux vous dire combien j'ai été frappé de l'article d'Alain (déjà, de celui du *Liber Amicorum*). Vous avez pleinement raison : c'est un mâle esprit ; il est de la grande race ; ce qu'il dit a un autre son que la littérature ; et pourtant, c'en est, mais de la plus haute. Sans avoir l'air d'y toucher, d'un rameau de phrase, coupé, jeté en passant, il va au fond. »

Dans sa lettre à Alain, du 22 février, Rolland sera plus laconique, mais aussi louangeur : « Vous m'avez consacré deux fiers morceaux. Rien de plus mâle n'a été écrit sur mon

6. *L'Un et l'autre II*. Correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant (1914-1944). Préface et annotations de L.-A. Maugendre, « Cahiers Romain Rolland », n° 30, Albin Michel, 1996, p. 186.

œuvre » (C18, 103). Rolland est heureux de découvrir quelqu'un qui a senti la musique de *Jean-Christophe*. Il se laisse aller à l'enthousiasme : « Je vous admire, mon cher Alain, et je suis fier de votre jugement. Je vous en remercie affectueusement » (C18, 104). Il faut voir là plus qu'un « échange de politesses » (Sermin, 272), fussent-elles sincères. Sinon Rolland ne parlerait pas d'Alain à Martinet, à Bloch, à Zweig comme il l'a fait.

À la lettre de Rolland Alain répond longuement, le 28 février<sup>7</sup>. Mais, apparemment, il n'y eut pas d'écho.

### L'éloignement : « deux races de pensée »

Rolland ne veut pas poursuivre le dialogue. Si les deux hommes marchent du même pas, leurs divergences sont trop grandes. Certes, ils se sont, un moment, rejoints. Mais leurs routes diffèrent. Les conceptions sont trop opposées. Déjà en 1922, au moment de sa querelle avec Barbusse, Rolland était tombé sur une phrase d'Alain qui l'avait révolté ; il en avait fait part à Colin, le 20 janvier 1922 (C18, 24). Rolland n'accepte pas le rude système d'Alain. En 1923, encore, Rolland marquait sa distance, dans un texte du *Journal*, à propos de la visite des Alexandre, en août 1923 : « Alain a eu sur ses admirateurs une influence pratique désastreuse, en les décourageant intimement de l'action concrète actuelle, – sous prétexte qu'elle est prématurée, – et en leur assignant comme lot une sorte d'action abstraite, qui n'est qu'un monologue intellectuel, fermé au grand public » (C18, 156). Dans une lettre à Jean Prévost, du 23 mai 1926, à propos du livre *Le Citoyen contre les pouvoirs*, Rolland note la divergence fondamentale. Il refuse le système d'Alain : « « Commencer par obéir » à ce que la pensée condamne n'est pas le fait de ma race de pensée » (C18, 108).

Bien qu'Alain sente les réticences de Rolland – il peut les connaître par Jean Prévost – par fidélité à son admiration, il continue à lui envoyer ses livres. Le 21 janvier 1928, il lui dédicace les deux volumes, *Les idées et les âges* ; « Vous êtes toujours la haute et vive lumière des hommes » (C18, 109). Il ne semble pas y avoir d'accusé de réception de Rolland, qui fait envoyer par Arcos, en octobre 1928, les deux premiers volumes de *Beethoven, Les Grandes époques créatrices : De l'Héroïque à l'Appassionata*, avec une dédicace, la seule de Rolland que l'on connaisse, recopiée par Mme Morre-Lambelin, d'une manière malheureusement en partie indéchiffrable : « À Alain, mon cousin, par Beethoven / j'offre un nouveau [?] de Grand-Oncle [?] / Affectueusement / Romain Rolland ». Cette dédicace, un peu énig-

matique, permet de comprendre la fin de la réponse d'Alain, qui en reprend un mot : « Affectueusement à vous, mon cousin ». (C18, 111).

Alain sait que les chemins ne sont plus parallèles ; ils divergent : « Vous êtes l'homme du devenir et du progrès. Pour moi, je ne puis. Je vois les différences, je ne vois point le développement » (lettre du 3 janvier 1929<sup>8</sup>, C18, 110).

Le court billet d'Alain, en réponse à l'envoi du *Beethoven* suivant, de 1930, *Goethe et Beethoven*, laisse deviner l'esprit de la dédicace de Rolland (« Mériter un éloge de vous est une des rares choses que je désire », (C18, 111). Il permet, surtout, de voir en quoi les deux hommes se retrouvent d'accord, en « cousins » : la musique : « Trop de choses à écrire sur votre beau livre, lu et relu. Aimé » (C18, 111).

Le dialogue semble sur le point de reprendre, au moins sur ce plan. Rolland répond longuement à l'envoi des *Entretiens au bord de la mer*. Au vrai, c'est un peu une dérobade : « Plus facile d'admirer que de juger !... Et puis, on est pris à la gorge par sa propre création et par son action... » (C18, 112). Alain, cependant, tente de poursuivre le dialogue. Rolland ne répond pas.

Mais, quand il reçoit *Idées – Platon, Descartes, Hegel*, il marque à son tour sa différence, en avril 1932 : « Chacun choisit les siens [ses compagnons]. Et les miens sont différents. » Il s'éloigne d'Alain. N'écrit-il pas à Guéhenno, le 2 octobre 1932, à propos d'Andler : « C'était un homme d'une autre trempe qu'Alain, qui, de mois en mois, rentre au bercail de la confortable liberté de l'esprit, sans dangers, et finira sous le bonnet de coton du parfait « radical »<sup>9</sup>. » Pour Rolland, Alain n'est pas un bon exemple. Il le dit nettement en 1933, dans les premières pages de *L'Annonciatrice*. Évoquant ceux auprès de qui les jeunes gens de l'après-guerre, Marc et ses amis – ils sont cinq – cherchaient « des leçons et des exemples vivants d'énergie où s'accrocher », Rolland parle du philosophe en ces termes :

« Le seul qui eût conservé leur respect, parce que la loyauté de sa parole avait pour garants la hautaine épreuve qu'il en avait faite dans l'action – dans la guerre – et le stoïcisme de sa vie, – Alain – professait la doctrine Socratique, dangereuse pour les caractères moins bien trempés, de séparer la liberté dans l'esprit du devoir civique d'obéissance. Il enseignait, comme il avait fait, à mourir, s'il faut, en service commandé de l'État, en le jugeant. Mais sa leçon de lucide énergie, dont la voix ne dépassait point un petit cercle d'intellectuels, risquait d'être interprétée par les âmes molles, à l'affût de prétextes moraux pour se dispenser de

7. Le 28 et non le 23, comme l'indique C18, 104. Le cachet postal porte d'ailleurs la date du 1<sup>er</sup> mars 1926. Dans le cours de la lettre il faut apporter quelques rectifications. Particulièrement, il faut lire p. 106, ligne 23 : « Non pas tous » et non « Non, pas tous » ; p. 107, ligne 6 : « Assez de ce bavardage », et non « Assez de bavardages ».

8. Dans cette lettre encore, il faut corriger plusieurs erreurs de transcription. Signalons surtout p. 109 : « J'avais déjà votre Beethoven », et p. 110 ligne 27 : « Temps » avec majuscule et en italique, et ligne 30, le « donc » doit être lu : « dont ».

9. *L'Indépendance de l'Esprit*. Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland (1919-1944). Préface d'André Malraux, « Cahiers Romain Rolland », Albin Michel, 1975, p. 220.

l'action et de ses risques, comme une protestation platonique de la conscience qui s'accommode des compromis en fait. « *Obéir en refusant* », est-ce « *obéir* », ou « *refuser* » ? L'acte ne comporte point le jeu du oui et non. Lacté est une hache, il fend en deux le Janus bifrons. Pour être comprise, la leçon d'Alain supposait, pour le moins, une longue patience dans la tension de la volonté, un champ de temps illimité. Or c'est ce qui manquait le plus à ces garçons : temps et patience. Le monde, ressurgi, comme Jonas, du ventre de la guerre, allait, allait d'un rythme de bolide. Plus vite ! plus vite ! Alain n'y était plus accordé. Ainsi que les meilleurs survivants de l'avant-guerre, il était habitué à vivre et penser sur le plan des siècles. Des Cinq, Adolphe Chevalier était le seul dont le tempérament s'adaptât à la mesure de ce souffle large et lent de paysan. Mais il n'était pas, par malheur, d'une pâte morale assez ferme pour recevoir, sans la déformer, l'empreinte du large pouce d'Alain. Il s'y cherchait sophistiquement un essai de justification pour philosopher en paix et confort<sup>10</sup>. »

Rolland devient de plus en plus sévère à l'égard d'Alain. Le 5 août 1934, il écrit à John Klein, un professeur anglais, qui prépare une thèse sur son théâtre : \*« Il est probable qu'Alain a songé à Liluli, en écrivant Mars : car il revient souvent à Liluli dans ses Propos<sup>11</sup> ; je ne suis pas sûr qu'il ait lu une autre de moi (avec Jean-Christophe). J'ai de lui une lettre enthousiaste, à ce sujet. » Au vrai, Rolland est injuste. Alain ne lui a-t-il pas écrit, le 18 février 1931 : « Ne nous laissez pas attendre trop la suite d'Annette » (C18, 117), ce qui prouve qu'il a lu *L'Âme enchantée*. Dans son « propos » du 1er janvier 1934 il fait allusion à l'introduction que Rolland a écrite à *l'Icare* de Lauro de Bosis (Propos, Pléiade, 1194). Cela, Rolland le sait bien. Mais quand il écrit à John Klein, il vient sans doute de lire *Les Dieux* (achevé d'imprimer mai 1934), dont le troisième livre se clôt sur une allusion à *Liluli*, et le quatrième s'intitule « Christophore ». Rolland a reçu le livre dédié le 20 mai 1934 : « À mon cher Romain Rolland / au serviteur du seul dieu qui ne peut rien, / au Christophore, / Fraternel salut » (C18, 119).

Rolland a-t-il répondu à cet envoi ? Aucune trace n'en a été retrouvée. Quoi qu'il en soit, Alain poursuit sa réflexion et reste fidèle à Rolland, à un certain Rolland. En janvier 1936, au moment du soixante-dixième anniversaire de celui-ci, Alain écrit, de nouveau, deux grands textes, comme en 1926 : « Romain Rolland est le grand remueur d'idées », publié dont *La lumière*, 25 janvier 1936 et « Pour Romain Rolland », publié dans *Marianne*, le 29 janvier

1936<sup>12</sup>. Le premier revient à *Jean-Christophe*, le second à *Liluli*, tous deux rappellent un article de 1916, « Aux peuples assassinés ». Il écrit un troisième texte, plus court, pour *L'Humanité*, qui le publie le 26 janvier. Alain y fait allusion encore à ces trois mêmes écrits de Rolland. Aucun de ces textes ne mentionne *L'Âme enchantée*.

Rolland ne semble pas avoir remercié Alain de ces différents témoignages. Peut-être estime-t-il inutile de poursuivre la discussion avec lui. Pour différentes raisons il prend ses distances. En février 1936, son article « Pour l'indivisible paix » le met en conflit avec les « pacifistes intégraux » qui veulent « la paix à tout prix ». Il explique dans son *Journal* qu'il a écrit cet article parce qu'il était \*« révolté par l'attitude de certains amis français pacifistes, que d'ailleurs [il] estime : surtout Félicien Challaye, les Alexandre, etc. » Bien que Rolland ne s'en prenne jamais directement à Alain, sans doute le compte-t-il dans les etc. ! Ces pacifistes réagissent dans *Feuilles libres*, n°8, 10 février 1936 : « 70ème anniversaire de Romain Rolland ». Rolland décide de faire face aux attaques de ce \*« pacifisme furi-bond » et de \*« ses fanatiques adversaires (Alexandre, Emery) », ainsi qu'il l'explique dans son *Journal*.

Un peu plus tard, une autre raison amène Rolland à s'éloigner d'Alain. Il est scandalisé de ce qu'il lit sous la plume de celui-ci, cité dans la préface écrite à l'édition française du livre *Das Deutsche Volk Klagten*, publiée aux Editions Carrefour. Il s'agit d'« une incroyable citation », extraite des *Libres Propos* du 25 juin 1933, que Rolland recopie en en soulignant quelques passages : « J'ai peu réagi devant la crise hitlérienne. Les choses éloignées ne me remuent guère. Il s'est trouvé des cœurs généreux pour m'accuser d'être insensible. Et assurément je ne suis pas de ceux qu'une injustice, en n'importe quel coin du globe, met aussitôt en indignation. Au temps où on nous entretenait des massacres d'Arméniens, je n'éprouvais jamais, à l'égard des massacreurs, ce que Stendhal appelle la haine impuissante. Et peut-être dois-je dire que ce qui n'est pas à portée de ma main ne m'intéresse guère. C'est que je n'y prendrais rien... »

Cependant la musique reste un lien très fort entre les deux hommes. Rolland envoie à Alain ses deux volumes sur Beethoven, de 1937 : *Le Chant de la Résurrection*, avec une « toute cordiale dédicace ». Alain lui répond par une longue lettre, le 1er mars 1938<sup>13</sup>. Rolland parle dans son *Journal*, de cette lettre \*« très amicale », qu'accompagnait l'envoi de *Souvenirs de guerre et Histoire de mes pensées*. Alain remercie Rolland « dans un tendre sentiment de reconnais-

10. *L'Âme enchantée*, Albin Michel, 1967, pp. 761-762.

11. Romain Rolland a dû relever plusieurs allusions à *Liluli* dans différents « Propos » : en décembre 1921, dans « Ubu Roi » (*Propos*, Pléiade, 336) – en septembre 1931, dans « Le visage des Dieux » (*Propos*, Pléiade, 1036) – en octobre 1931, dans « L'intelligence-machine » (*Propos*, Pléiade, 1046) – en juin 1933, dans « Les Langues de feu » (*Propos*, Pléiade, 1166). Il y en aura d'autres par la suite, soit dans certains autres « propos », soit dans des œuvres. Ainsi, en juin 1935, dans « le mirage du progrès » (*Propos*, Pléiade, 1263).

12. Les deux textes seront repris dans *Feuilles Libres*, le 15 mai 1936, pp. 51-52 et pp. 92-95.

13. Et non : mai, comme l'indique C18, 130. Le cachet postal d'arrivée à Villeneuve est très lisible : 8 mars 1938, il faut donc rectifier la date de cette dernière d'Alain ; cela donne un autre éclairage à la fin épistolaire entre les deux hommes. – Comme dans d'autres lettres,

sance » (C18, 130). À quoi Rolland répond le 30 mars. Une nouvelle fois, tout en remerciant son correspondant, il discute la position d'Alain sur le progrès. Celui-ci estime-t-il la discussion inutile ? En tout cas, il ne répond rien. Cette lettre du 30 mars 1938 est la dernière lettre échangée entre les deux hommes. Elle se termine de façon très affectueuse : « Je vous embrasse fraternellement / Votre vieil ami » (C18, 129).

### La rupture

Désormais, c'est le silence complet, qui va aller jusqu'à la rupture. Au moment de Munich, en septembre 1938, Alain se rapproche de Giono et s'éloigne définitivement de Rolland.

Alors qu'il est question d'une entrevue avec Hitler, Rolland réagit par un télégramme au chef du gouvernement, qu'il signe avec Langevin et Jourdain. Publié le 11 septembre, ce télégramme demande à la France et à l'Angleterre d'empêcher, par des « mesures énergiques », l'attentat perpétré par Hitler contre l'indépendance et l'intégrité tchécoslovaques. Lisant ce télégramme, Alain rédige sur-le-champ un autre télégramme, protestation résolument pacifiste adressée aux gouvernements français et anglais et au ministre des Affaires européennes, qu'il fait contresigner par Giono et Victor Marguerite<sup>14</sup>. Alain est furieux contre Rolland. Le 15 septembre, voulant contrebalancer « le faible mais dangereux effet produit » par le télégramme de Rolland, il s'adresse directement à Daladier, lui demandant « de faire toutes les concessions nécessaires au maintien de la Paix ». Ce télégramme est publié dans *L'intransigeant* de Georges Pioch. Rolland en est blessé ; il s'en explique dans son *Journal* ; Pioch \*« mon ex-ami [...] s'est fait (avec « les pacifistes intégraux, de l'équipe Challaye, Émery ») le plus amer de mes adversaires ». De plus, en publiant ce télégramme, *L'intransigeant* y ajoute une insulte à son égard : « Romain Rolland qui, depuis qu'il n'est plus mobilisable, accepte le cœur joyeux de provoquer la mêlée. » Or, en 1914, Rolland n'était pas mobilisable ! Et Georges Pioch le savait très bien !

Inquiet de l'évolution de la situation, Rolland craint le pire. Malgré la sérénité qu'il affiche, il est plus sensible qu'il ne le dit à l'état d'esprit des Français. Il comprend et partage leur angoisse : tous voudraient la paix. Le 29 septembre, la veille de la capitulation de Munich, on lui présente la pétition des instituteurs et des postiers, qui demande au gouvernement français de persévérer dans la voie des négociations<sup>15</sup>. Cette pétition, « Nous ne voulons pas la

guerre », qui défend l'apaisement avant tout et se félicite des accords de Munich, est publiée dans *L'Œuvre* le 27 septembre et les signatures sont publiées jusqu'au 1er octobre. Les premiers noms sont ceux d'Alain et de Giono. Et voici que Rolland, à son tour, signe cette pétition. Son nom apparaît en gros titre, précédant la dernière liste, publiée le 1er octobre : « Contre la guerre. Romain Rolland aux côtés des instituteurs. »

Cette signature est contradictoire avec le télégramme du début de septembre. En fait, entraîné par le grand désir de paix, Rolland s'est joint au mouvement populaire, soulagé de voir que la guerre a été évitée. Très vite, il comprendra ce que signifie Munich et reviendra sur son appréciation. Mais Giono relève immédiatement la contradiction. Il parle de « Feu Romain Rolland », dénonçant le mensonge d'un homme qui « signe tout ce qu'on lui donne et signera désormais n'importe quoi, tant qu'il aura dans les doigts la force de tenir un porte-plume<sup>16</sup> ».

Dans son *Journal*, fin octobre et début novembre 1938, Rolland explique longuement le sens de sa démarche, estimant que tous étaient d'accord pour que la paix fût sauvegardée, mais que ce n'était pas en acceptant toutes les concessions que Hitler pouvait être contenu ! Il regrette toutes ces animosités, sans bien réaliser, cependant, à quel point son attitude, un moment ambigu a pu provoquer la réaction de Giono, dont le jugement sur Rolland choque les amis de celui-ci : « Est-il bien que la poignée de pacifistes que nous sommes encore se divise sur le grand nom de Romain Rolland ? », demande Arcos à Alain (lettre du 1er décembre, Sernin, 394).

Mais l'amitié pour Giono est plus forte, Alain est définitivement brouillé avec Rolland. Il répond brutalement à Arcos, le 2 décembre 1938 : « Quant à Romain Rolland, que j'ai un peu connu autrefois, j'éprouve à son égard une sympathie qui n'est jamais sans crainte. Je l'ai toujours considéré comme l'aristocrate le plus hautain de toute la République des Lettres. Aussi son attitude en ces temps-ci ne m'étonne nullement ; je l'ai toujours vu embouchant la trompette épique... Et périsse le fantassin sans valeur ! Pousière humaine ! Il n'y a pas plus de fraternité en Romain Rolland qu'en Jean-Christophe. Je ne citerais que Giono qui soit humainement fraternel, je veux dire qui repousse absolument la guerre, quels qu'en soient les motifs... La guerre ! Qui ne considère jamais l'homme que comme un outil ! Là se trouve le débat [...]. Au vrai, Giono était le seul fantassin qui fût digne de dire quelques vérités au fier Romain Rolland qui depuis dix ans nous appelle par des raisons dé-

par ailleurs, la transcription de celle-ci laisse à désirer. Ainsi, pour ne citer que les erreurs grossières, p. 130, ligne 8, il faut lire non pas : « il y a eu », mais : « il y eut » ; ligne 18, il faut lire non pas : « Monique-Marie Lambelin » (!), mais : « Monique Morre-Lambelin » ; p. 131, il faut rectifier la citation latine et lire : « *Sentimus et experimus nos æternos esse* » et, ligne 12, il faut lire : « au bout de ses doigts » et non : « au bout des doigts ».

14. Voir le texte dans Sernin, p. 390.

15. Voir le texte de cette pétition dans : Giono, *Précisions*, in *Récits et Essais*, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, pp. 603-604.

16. Voir de Giono *Précisions*, in *Récits et Essais*, « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 604-605.

tournées au secours de l'URSS menacée par les méchants » (Sernin, 395).

Arcos a-t-il communiqué la lettre à Rolland ? Lui en a-t-il parlé ? Dans la correspondance conservée de Rolland à Arcos, il n'y a rien de la mi-décembre 1937 à juin 1939 !

Alain admirait sincèrement non seulement *Jean-Christophe*, mais aussi *Au-dessus de la mêlée*, « le plus haut d'une noble vie » (C18, 94). L'on peut s'étonner de la manière dont le philosophe déconsidère ainsi brutalement son aîné en 1938. La dernière allusion que contient la lettre à Arcos révélerait-elle une des raisons supplémentaires, jusqu'alors tue, de la rupture maintenant définitive entre les deux hommes ? À leur opposition sur la façon de considérer le pacifisme, s'ajoute, jamais exprimée, mais sans doute res-

sassée, une autre opposition, qui se manifeste soudain avec violence. Déjà, tous deux avaient fait le constat qu'ils étaient de « races de pensée » trop différentes. Mais fallait-il pour autant qu'Alain, dans une lettre d'ordre privé, il est vrai, renie en quelque sorte et raye, de quelques traits de plume, tout le bien qu'il avait pensé et dit de Rolland ? Peut-on croire que c'est là son « dernier mot » sur l'auteur de *Liluli* ? Ne voyons plutôt dans cette lettre qu'un mouvement d'humeur qui n'enlève rien à tout ce qu'Alain a pu précédemment écrire sur Rolland.

*Texte paru dans le Bulletin de l'Association des Amis du Musée Alain et de Mortagne, n°26, octobre 2003, p.66-79,*